Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 19

Artikel: La permission de 10 heures
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210396

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bibliothèque cant.

52me ANNÉE — N° 19. Samedi 9 mai 1914.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 9 mai 1914 : La terre que virè. — La joie de Jean Nono. — La reine des Vaudois. — Une fausse énigme. — Théâtre national (René Morax). — Extrait de « La pinte où l'on va » (A suivre).

LA TERRE QUE VIRÈ

Est-te la terra que vîrè déveron lo sélâo; âo bin est-te lo sélâo que vîrè déveron la terra ?

Ma fâi, à oûrè clliâo que sont bin éduquâ, l'est la terra que vîrè; mâ porteint cein paré bin molési à crairè à bin dâi dzeins que y'a, kâ seimbliè que dévretrâi lâi avâi dâi rudès rebedoulâïès perquie. Se la verîvè coumeint lè tsévau dè bou, eh bin, vouaiquie, mâ se le vîrè coumeint n'a rebatta, ne sé pas! et se le vîrè, le pâo pas veri autrameint, vu que lo sélâo est âo léveint lo matin et âo cutseint lo né.

Portant parè bin que y'a oquiè dinsè, kâ n'ia pas moïan que dai dzeins rassis qu'ont étâ âi z'écoulès pè Lozena lo diéssont se n'étâi pas veré, et ora qu'on vâi tant d'afférès novés qu'on n'arâi pas cru dein lo teimps, on pâo tot crairè. Sè lè vîlhio châi revegnont, que derion-te dâi tsemins de fai? Preindriont lo chauffeu po lo diâblio, lo mécanicien po on sorcier et lo controleu po on serveint, et ne voudriont pas crairè qu'on chrétien pousse férè traci asse râi clliâo cariolès, sein tsévau et sein bourrisquo. L'est portant benhirâo qu'on lè z'aussè pas adé z'u clliâo tsemins dè fai, kâ Gueyaumo Tet étâi bo et bin fotu se Diesselai l'avâi fé einfatâ dein on wagon dè troisiéme eintrémi dou gapion, na pas dein onna liquietta po alla à Chussenaque, et ne sariâ petétrè onco dâi z'allemands. Et lo télégraphe! Et lo téléfone! Quoui arâi cru, y'a pi dix z'ans, qu'on sè porrâi dévezâ d'on veladzo à l'autro, sein sailli dè l'hotô et qu'on porrâi criâ âo fu sein boeilâ! Na! tot cein c'est dâi z'afférès que sont veré et qu'on ne crérâi pas s'on ne lè vayâi pas per tsi no; et s'on no dit que la terra vîrè, lo fo crairè, quand bin on ne vâi pas tot betetiulâ. Et pi d'ailleu cein est provâ pè la biblia, qu'on ne pâo portant pas contréderè; mâ faut portant derè que le n'a pas adé veri, coumeint vo z'allâ vairè.

Lo menistrè C., qu'étâi on tot fin po lè z'afférès dâo ciet qu'on vâi du que bas, expliquâvè tandi 'na veillâ d'hivai âi dzeins dè sa perrotse coumeint tot cein sè manigansivè per lé d'amont, et lâo desâi que lo sélâo ne remouâvè pas de 'na semella et que tot prevolâvè dèveron, que mémameint la terra tracivè et torniquâvè coumeint 'na boula dè gueliès.

— Portant, monsu lo menistré, lâi fâ on gaillâ, qu'étâi martsau dè se n'état et qu'étâi prâo mâlin assebin, y'é liaisu dein la biblia que Josué arretà lo sélâo que parè portant bin que l'est lo sélâo que vîrè, sein quiet lè Saintès z'Ecretourès lo deriont pas.

— L'est veré, se repond lo menistrè, que n'étâi jamé eimprontâ po repondrè et po savâi sè reveri; po quand à cein, c'est la pura vretâ; mâ, martsau, âi-vo liaisu dein on autro chapitre que lo sélâo sè séyè reinmodâ?

— Na.

— Eh bin l'est du adon que l'est restâ sein budzi et que la terra sè messa à véri déveron.

— Ora tot est de!

LA JOIE DE JEAN NONO

Il est mort, voici quelques années, ce brave Moudonnois que ses concitoyens appelaient, nous ignorons pourquoi, Jean Nono, et qui possédait la plus vaste écurie de l'endroit. Cette écurie lui valut, un jour, un honneur dont il n'était pas peu fier : à Moudon avait échoué une ménagerie, si modeste qu'elle n'avait pas même de tentes pour abriter ses quelques animaux. Leur cornac les répartit pour la nuit entre deux ou trois écuries. Au matin, l'hôte de la Poste s'entendit appeler par son ami Jean Nono :

— Jules!

— Hein?

Et Jean Nono, tout glorieux :

— C'est moi qui ai l'éléphant!

— Oh! oh! C'est toi qui as l'éléphant, Jean Nono?

— Oui... Et toi?

— Ils m'ont donné le singe.

Alors, Jean Nono, d'un ton plein de commisération :

— Ah! Ils ne t'ont donné que le singe!

La permission de 10 heures. — Privat d'Anglemont, le fameux bohême qui avait passé à l'hôpital la moitié de sa vie, se promenant un soir, rencontra un de ses créanciers.

Comme le bruit de la mort de Privat avait couru plusieurs fois, le créancier n'en revenait pas de cette rencontre.

— Quoi! fait-il à d'Anglemont, c'est vous? Mais je vous croyais au Père-Lachaise?

— Vous ne vous êtes pas trompé, répond mélancoliquement le bohême; seulement, comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir; mais j'ai promis de rentrer avant 10 heures. J'ai bien l'honneur de vous saluer!

LA REINE DES VAUDOIS

Sous ce titre, la *Gazette* a publié jadis les détails suivants, que nous résumons et que lui avait adressé, de Zurich, l'un de ses correspondants :

« Les Vaudois, dit le correspondant en question, sont restés si attachés à la bonne reine Berthe de lointaine mémoire, que son règne est, pour l'imagination, comme l'âge d'or des contrées romandes. Je vous fais part des données que me procure sur la famille de Berthe une publication de la Société zuricoise d'antiquités. Elle est de M. G. de Wyss, qui l'a basée sur des recherches faites dans les archives du cloître de Fraumunster.

» Chacun sait que la reine Berthe était l'épouse de Rodolphe II, roi des Burgondes.

» Avant d'être marié, il était entré en querelle avec le duc d'Alémanie, souvent appelé duc de Souabe, Bourkhard, qui l'avait battu près de Winterthour; mais le duc, comme le roi, aspirant à la paix, ils firent alliance en 922, et Bourkhard donna sa fille Berthe en mariage au roi des Burgondes, — « comme symbole de l'union des deux Helvéties », ajoute M. Louis Vulliemin, dans un charmant article sur la reine Berthe.

» Comme la majeure partie de l'Occident chrétien d'alors, le duc Bourkhard et son gendre s'émurent eux aussi à la pensée de la délivrance du saint sépulcre, possédé par les infidèles; ils partirent ensemble pour Jérusalem. Un seul de ces deux vaillants croisés devait revoir son pays. Le père de Berthe mourut devant les murs d'Ivrée, en Italie, le 29 avril 926, laissant une veuve nommée Régilinda, et outre sa fille Berthe, deux fils. L'aîné de ces fils, Aldaric, avait, tout jeune, renoncé aux pompes de ce monde, pour se faire ermite sur la petite île d'Ufenau, à l'extrémité du lac de Zurich. Son frère cadet, dont le nom ne nous est pas parvenu et qui eut sans doute une destinée obscure, était à cette époque un enfant incapable de régner le roi Henri I donna alors le duché de Souabe au comte franc Hermann I.

» Dans ce temps-là, les duchés n'étaient point héréditaires. Le roi, craignant la puissance qu'auraient pu atteindre des lignées de hauts et puissants ducs, donnait les duchés à qui bon lui semblait, à la mort du titulaire.

» La duchesse Régilinda épousa, deux ans après la mort de son premier mari, son successeur, le duc Hermann, dont elle eut une fille, Ida. Le duc sut gagner l'affection de son nouveau peuple, et son épouse fut la compagne aimée et bénie d'un heureux règne de vingt années.

» Suivant la coutume d'alors, le cloître du Fraumunster à Zurich était resté sous la protection du duc et de la duchesse d'Alémanie. Quoique n'y demeurant jamais, Régilinda est toujours nommée comme la cinquième abbesse du Fraumunster, de 928 à 958, de même que la reine Richarda, femme de Louis-le-Gros, l'avait été après la mort de ses deux belles-sœurs, les premières abbesses du Fraumunster. Des femmes dirigeaient alors le cloître. Tout porte à croire que le duc Bourckhard avait déjà assuré la position de sa veuve, en lui octroyant une partie des revenus de la royale abbaye et un refuge en cas de veuvage.

» Le duc Herrmann mourut le 10 décembre 948. Redevenue veuve, Régilinda parut une dernière fois à la cour du roi de Germanie, Othon-le-Grand, pour lui recommander sa famille; puis elle ne pensa plus qu'à finir pieusement ses jours.

» Elle se retira alors à Ufenau, où elle vécut encore dix ans; son fils Aldaric se fit moine à Einsiedeln.

» La duchesse avait eu, surtout en ses quatre enfants, une existence traversée par l'épreuve. Outre le veuvage prématuré de la reine Berthe et son fâcheux remariage, les chagrins de la belle Adélaïde (la fille de Berthe et sa vivante image), avaient sûrement assombri les jours en eux-mêmes paisibles de sa grand-mère.

» Ce fut dans sa retraite d'Ufenau que Régilinda apprit le brillant second mariage de sa petite-fille Adélaïde, qui épousa le roi Othon en 951. Ida, la demi-sœur de la reine Berthe, avait pour mari Luitolf, le fils aîné d'Othon, fils d'un premier lit; après la mort du duc Herrmann, Luitolf, son gen-